

EXPLOSION SURRÉALISTE

Parmi les bégaiements de toute littérature — industrie et commerce — le surréalisme cet hiver a fait entendre un appel, un cri d'une signification profonde. Cri et appel, quels échos ont-ils éveillés, quel frisson ont-ils fait courir dans les chairs si lourdes de nos contemporains? L'animal assoupi ne se cabre plus sous le fouet. Ironie laudative des uns, silence des autres, colère du moindre nombre. Haussement d'épaules : « Tout cela ne nous intéresse pas. »

Nous ne voulons pas enfermer le surréalisme dans un cercle de définitions étroites. Il est une matière trop dilatable, il coïncide avec de trop graves problèmes, il appelle de trop lointaines conséquences pour que nous puissions essayer de fixer son visage définitif. Simples notes, simples réflexions qu'il provoque ici et notre position par rapport à lui. Si une définition vous paraît nécessaire, celle d'André Breton est la meilleure : « Surréalisme, automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de tout autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. »

La pensée et l'esprit sont des esclaves que nous traitons fort mal : forces prodigieuses, nous les enfermions au plus secret de notre être ; sans cesse nous conspirons leur perte. Que cette pensée parvienne à briser ses chaînes, qu'elle se dresse devant nous dans sa nudité éclatante, la terreur nous saisit : cette immensité, cette lumière d'infini provoque en nous l'angoisse la plus atroce. L'homme s'est déshabitué des larges perspectives et son regard ne veut plus scruter l'espace au-delà de la coutumière ligne d'horizon. A son secours, il appelle aussitôt les géoliers de la pensée : la raison, les opérations (déformatrices) de l'esprit ; la raison corrompue, machine absurde toujours occupée à accomplir une œuvre en somme négative : parmi les matériaux jaillis du génie humain, accepter le gravier et rejeter l'or pur. Il ne faut pas s'y tromper, cette suspicion où le surréalisme tient la raison, entraîne en somme, la lutte la plus implacable contre le préjugé, l'opinion courante, l'idée toute faite (à bas la sagesse des nations !), la lutte contre la lâcheté et la paresse, car si l'homme étouffe sa pensée, c'est qu'il entend vivre dans le repos d'or, c'est qu'il veut assurer sa sécurité et brûler son encens devant les idoles consacrées, ces rares et pauvres idées qu'on lui a imposées. Il faut donc briser les chaînes de la pensée, il faut rendre à l'imagination sa force. Par quel moyen? En profitant, pour la faire évader, des heures où la raison-géolier cesse son contrôle : le rêve, toutes les formes de psychisme automatique sont favorables aux mystérieux sondages dans les profondeurs de l'inconscient ; ils en sont même les seules portes.

Pour Breton, rien n'est plus sujet à caution que le monde réel. Ce monde a-t-il plus de cohésion, plus de

réalité, plus d'être que tous les préjugés et convenances qu'il a créés? Est-il autre chose qu'une convention acceptée par les hommes et qui n'a de réel que son ombre projetée sur leurs esprits? Et si cette convention est laide, bête et odieuse pourquoi ne pas accorder l'être plutôt à cet univers que le rêve nous révèle et où un désintéressement absolu nous donne seul entrée?

Telle est l'essence du surréalisme : haine et mépris de la réalité ; haine, mépris exacerbés par les événements du dernier quart de siècle. Négateurs absolus, ce que les surréalistes craignent par dessus tout, c'est que l'on accepte leur tentative comme un jeu dans le goût de certains essais neo-dadas. Ils affirment avec ténacité que le mouvement déclenché se dresse contre toute littérature ; sans doute ils sont bon gré mal gré des écrivains, mais pour eux le moyen littéraire employé — quel qu'il soit — n'est qu'une arme destinée à favoriser une authentique révolution spirituelle. « Les futures techniques surréalistes ne m'intéressent pas » déclare Breton. Joujou surréalisme, l'amusement nouvelle, ils l'abandonnent à ceux qui viendront plus tard, à la curée, éternels syndics de toutes les faillites : Songez à Dada.

Le mépris de la réalité, l'appel aux forces de l'inconscient ce n'est pas seulement aujourd'hui qu'on les découvre mobiles profonds de quelques hommes. A toutes les époques où la vie de société devenant un poison pour l'homme le désespoir a submergé les êtres, une grande vague d'irréalisme (surréalisme si l'on veut) a soulevé l'humanité. Breton ne prétend pas assurer son isolement et dans le « Manifeste », il part lui-même à la recherche de sa famille. En tous temps, le poète a assuré qu'il entendait une voix extérieure au monde et qu'il a appelé Dieu ou l'inspiration suivant les époques, force mystérieuse, agissante et si secrète qu'il s'est demandé si, lui, poète avait une part quelconque dans la création de son œuvre. D'autre part, il n'est pas un homme à qui il ne soit arrivé, une fois dans sa vie d'entendre chanter en lui des phrases, des mots si riches qu'il n'a pas eu l'outrecuidance de s'en croire l'auteur, mots dissipés dès intervention de la raison. Pour Breton, le génie ne peut être que l'expression de cet inconscient un instant libéré : « Au cours des différentes tentatives de réduction auxquelles je me suis livré de ce qu'on appelle, par abus de confiance, le génie je n'ai rien trouvé qui se puisse attribuer finalement à un autre processus que celui-là. » Et il ne craint pas d'affirmer que tout poète serait surréaliste, s'il consentait à ne pas jouer son rôle, lui, homme raisonnable, dans la naissance de ce poème qui lui est soufflé par son génie.

La voix surréaliste, les mystiques de toutes catégories l'ont aussi entendue. Le mystique soupçonne fort la raison de le tromper : ce n'est pas à travers les

barreaux d'une prison qu'il veut s'entretenir avec l'Esprit. Sa vision, irréaliste pour le vulgaire, lui apparaît comme l'unique réalité ; elle vit, ordonnée par une logique passionnée, irréductible, qui se rit de la logique conciliante et vaine du monde. « Au point du jour, Dieu m'a fait goûter presque imperceptiblement une petite lumière en la très haute suprême pointe de mon esprit. Tout le reste de mon âme et ses facultés n'en ont point joui. » Ainsi parle Sainte-Chantal. Et Rimbaud : « Mon Dieu, pitié, cachez-moi, je me tiens trop mal !... c'est le feu qui se relève avec son damné. » Oui, ce Rimbaud surréaliste est bien de la race des visionnaires du Moyen-Age. Visionnaire surréaliste, l'artiste naïf resté très près du peuple, qui, lorsqu'il peint les visages de Jésus et « Madame sa Mère », ne peint pas des abstractions, mais bien des êtres qui vivent avec lui, hantent son sommeil et ses veilles. (On peut affirmer que dès écroulement de ces croyances, c'est-à-dire dès la Renaissance, il n'y aura plus de véritable peinture religieuse). Pareilles visions ne sont pas le lot des seuls artistes ; elles apparaissent aussi au paysan du Moyen-Age, qui, plus sage, n'essaie pas de les fixer par de pauvres moyens humains ; il sent vivre près de lui Dieu et le Diable ; un Dieu qu'il ne pourrait pas ainsi voir et toucher, il ne croirait certainement pas à son existence. Remarquez avec quelle entière sincérité, Jeanne d'Arc, fille de bon sens robuste, entre en rapports avec des forces occultes, avec quelle familiarité elle parle aux apparitions qui la hantent dès Domrémy. Aujourd'hui encore le paysan reconnaît à l'imagination des droits imprescriptibles, et cependant nul plus que lui ne vit dans le monde concret. Il est toute une part du génie paysan qui est formée de ces croyances en des forces mystérieuses qui se manifestent aux hommes par des visions, manifestations de toutes sortes et dont la puissance passe infiniment les forces de la raison. Ainsi les surréalistes s'apparentent à la plus profonde tradition du génie humain ; ils veulent rendre l'homme à sa nature première ; et pour cela, il faut briser le barrage qui arrête tout un monde de pensées, d'images, de sensations, barrage édifié par le génie utilitaire du monde moderne. Romantiques extrêmes, ils renouent avec une tradition récusée par la littérature depuis la Renaissance jusqu'en 1830 ; ce n'est pas la première fois que Romantisme et Moyen-Age s'appellent l'un l'autre, mais aujourd'hui c'est la pensée profonde du Moyen-Age qu'ils étirent : angoisse de tous les inconnus, dans un monde semé d'embûches, visions tragiques, révoltes brutales contre le siècle. Fait typique, ces décadents renouent avec l'esprit des primitifs les plus lointains.

Désintéressement de la réalité, révolte contre la réalité, essence du surréalisme comme du Romantisme ; les surréalistes sont les enfants exaspérés du Romantisme, vivant dans une société condamnée et qui demande aux pires excitants l'oubli d'un destin cependant irrécusable. Les uns et les autres s'opposent tragiquement au présent. Les Romantiques de la première équipe, ceux qui se sont imposés entre 1820 et 1840 sont des aristocrates qui sentent la mort de leur classe et qui ne peuvent lier leur destin à celui de la bourgeoisie accédant au pouvoir : de là un tourment qui sera celui de tous les grands poètes de

ce temps, tourment qui provoquera cet affreux concert de plaintes dans les années 1830, le coup de pistolet de Werther en marquant l'ouverture. Byron, scandale de l'Angleterre, honni par sa classe, après une vie parfaitement anarchique, s'en ira mourir à Missolonghi pour la liberté ; Byron, membre des Lords, la caste la plus conservatrice d'Europe. Châteaubriand essaiera en vain de jouer un rôle politique à sa taille. Vigny, après quelques tentatives pour conquérir la gloire militaire, (gloire aussi fautive en 1825 qu'un siècle plus tard), boudera tous les monarques qui se succèdent ; génie le plus lucide du romantisme, il découvre nettement la ruine de sa classe, mais le sentiment de l'honneur, son seul viatique, ne lui interdit-il pas de trahir l'aristocratie montante? Le destin de Musset, âme moins forte, est encore pire ; ne sachant où s'attacher, il entretiendra en lui le regret vain du passé, et qu'il sait vain : « Tout ce qui était n'est plus, tout ce qui sera n'est pas encore. », écrit-il dans les *Confessions*. — Hélas, cette parole vraie en 1830 est encore terriblement actuelle, et cependant un siècle a passé.

Les révolutions se succèdent : la bourgeoisie est maîtresse incontestée d'un pouvoir que la noblesse n'a même plus la force de lui disputer. Mais dans ces nouvelles démocraties, le poète ne trouve pas davantage des conditions de vie acceptables : à l'ancienne suprématie de la naissance, se substitue la suprématie de l'argent. La plainte aigüe, la malédiction passionnée contre ce nouvel ordre social, c'est une nouvelle équipe de Romantiques qui la fera entendre, Romantiques qui ne sont plus des aristocrates, mais des bourgeois en révolte contre l'esprit de leur classe. Qu'il vive dans la démocratie mercantile des Etats-Unis comme Poë ou comme Baudelaire dans le Paris du Second Empire (« Enrichissez-vous »), le poète se sent dépaysé, déclassé, condamné, « maudit », comme l'on dit déjà. Il est remarquable que dans le même temps où les premiers prophètes du socialisme condamnaient déjà la démocratie bourgeoise, un Baudelaire — si éloigné par ailleurs de la pensée de ces premiers socialistes — s'élevât avec une passion lucide contre le milieu social où il vivait. Il caractérise ainsi pareil milieu : « Mais cela, cette cohue de vendeurs et d'acheteurs, ce sans-nom, ce monstre sans tête : état ! » Il souhaiterait vivre dans la tribu sauvage plutôt que dans cette arrière-boutique aux relets empoisonnés. « Le prêtre qui offre au cruel extorqueur d'hosties humaines des victimes qui meurent honorablement, me paraît un être doux et humain auprès du financier qui n'immole les populations qu'à son propre intérêt ». Quel cri de haine plus actuel que ce cri, pour nous autres, hommes de 1925 ! Faut-il s'étonner, que Poë, vivant dans un monde où le plus gras optimisme moral, issu d'une prospérité économique sans pareille, régnait en maître, se soit écrié un jour : « J'offre ce livre à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités », se proclamant ainsi un pur surréaliste. Si Poë vivait aujourd'hui, à plus d'un siècle de distance, il n'aurait pas un mot à supprimer de sa tragique déclaration.

Toutes les révoltes en puissance, tous les espoirs sans cesse déçus, toutes les volontés de renouvelle-